

pour confident, le jugeant trop jeune sans doute pour lui faire partager le poids des soucis.

Puis, un jour un homme sans pitié était venu, et, malgré les supplications de la veuve, il avait dit ces mots d'une voix dure :

— Je ne puis plus attendre ; payez ou partez !

On était parti sans les meubles, gages du propriétaire.

Sa mère et lui s'étaient réfugiés dans un appartement d'ouvrier, qu'ils occupaient encore,

Jean avait déjà douze ans. Son intelligence, éveillée par l'éducation maternelle, était surtout sensible au côté sentimental de la vie. Il vibrait comme une femme. Un culte brûlait au fond de cette petite âme, le culte que lui avait enseigné sa mère : l'amour, le respect du mort, et surtout l'admiration pour le talent d'écrivain de celui qui n'était plus.

Et Jean Lormel voyait encore sa mère, lisant, relisant, comme un bréviaire, un livre à lignes inégales, doré sur tranches, en tête duquel, à la main, étaient écrites quelques lignes affectueuses du poète disparu. Ce livre-là n'était plus dans la maison. Qui, ce trésor avait été vendu aussi !

Dans l'affolement de la détresse sa mère avait oublié de le retirer du coin secret de la bibliothèque où elle le serrait chaque fois, après l'avoir parcouru avec passion.

II

Elle avait souvent parlé à Jean de ce livre perdu : il comprenait que la plus grande joie qu'il pourrait lui procurer serait de le retrouver, de le rapporter.

Et, dès qu'il eut l'instinct des démarches à faire, des moyens à prendre pour arriver à son but, Jean Lormel ne se lassa pas. Il apprit, hélas ! que la bibliothèque de son père avait été adjugée à un bouquiniste. Ce fut un crève-cœur. Ah ! si elle était tombée entre les mains d'un amateur, à force d'économiser les sous que sa mère lui donnait le dimanche, il aurait réuni la petite somme pour laquelle le nouveau propriétaire attendri lui aurait certainement cédé le livre.

Il ne passait jamais devant un libraire "d'occasions" sans inspecter

scrupuleusement tout l'inventaire, et dès qu'il distinguait une reliure à dos rouge, il tressaillait... et il s'en allait une seconde après, la tête pensive, une fois de plus déçu dans sa touchante espérance.

Or, un soir, Jean eut un éblouissement.

Entre dix autres reliures que le marchand posait devant lui dans une boîte à deux francs, il reconnut celle qu'il cherchait depuis cinq ans ! Mais il n'avait pas les deux francs

Jean Lormel pâlit

Si quelqu'un enlevait le livre pendant qu'il irait chercher l'argent ! Que faire ? Il s'approcha du marchand, le pria d'accepter sa montre en gage et lui demanda la livraison immédiate du bouquin. Il tremblait, craignant un refus.

— Vous passez ici tous les jours, lui répondit l'homme ; vous me paierez demain.

Jean Lormel saisit le livre, et se mit à courir dans la direction de sa maison.

III

En route, il ne put se retenir d'ouvrir, de feuilleter les pages ; la dédicace l'émut à lui tirer les larmes :

A toi, la seule aimée, à toi, la mère de mon fils, je dédie ces vers, qui chantent ton dévouement, ta pudeur et ta beauté."

Que sa mère allait être heureuse !

Il l'avait quittée bien souffrante le matin même. Quelle émotion il ressentait d'avance de lui offrir cette surprise !

Dans l'escalier, il rencontra le médecin qui descendait.

— Eh bien ? interrogea-t-il anxieux.

Le médecin fit un geste de découragement.

— Est-elle guérie ?

— Mon enfant, je n'ose... me prononcer.

— Ah ! je la guérirai, moi ! s'écria Jean.

Et il entra dans la chambre de sa mère.

La malade, assoupie, ne souleva pas les paupières ; alors Jean s'assit près d'elle et attendit.

Et dès qu'il comprit que sa mère était près d'ouvrir les yeux, il murmura d'une voix grave et douce la dédicace amoureuse :

"A toi, la seule aimée, à toi la mère de mon fils..."

Mme Lormel se redressa :

— Qui t'a appris ces paroles, Jean ? où les as-tu entendues ?

— Je les ai lues, ma mère.

— Quand ?... Autrefois ?

— Non, aujourd'hui.

— Aujourd'hui !... Aujourd'hui !... Où donc, mon fils ?

Il répondit doucement :

— Là.

Mme Lormel s'empara du livre, le regarda fixement, baisa les pages avec emportement, puis attirant sur son sein la tête de son grand fils, elle sanglota.

— Merci, mon petit, oh ! merci !

Le lendemain, le médecin, en voyant la malade les yeux vifs et lisant un livre doré sur tranches, qu'elle cachait sous l'oreiller en l'apercevant, crut assister à une résurrection.

Les jours suivants, la convalescence s'accrut. Pendant les absences quotidiennes de son fils, la malade avait une compagne douce et tendre : l'âme du mort qu'elle retrouvait vibrante et aimante en tournant chaque page du petit livre. C'était, avec le souvenir, une jeunesse nouvelle qui la pénétrait.

Et le jeune homme, la voyant sauvée, prenait plus de goût au travail, apportait à l'étude un entrain de bon augure pour les succès futurs.

Ces succès furent prompts ; reçu au concours pour l'internat des hôpitaux, il se fit remarquer par un de ses maîtres déjà vieux qui lui constitua rapidement une clientèle choisie.

Aujourd'hui, le docteur Lormel, en possession d'une notoriété qui confine à la gloire, soigne tout le monde avec passion, en se souvenant de ce principe que le corps n'est jamais bien portant si l'âme est triste.

Et il lui arrive souvent de trouver à ses malades le "livre doré sur tranches" qu'il leur fallait : aux riches une douce parole, une promesse de longue vie ; aux pauvres un espoir, quelquefois une aumône et souvent un discret secours.

FERNAND LAFARGUE.

Chaumière où l'on rit vaut mieux que palais où l'on pleure.

Père Didon.